

Sans eux, avec eux

Lucie Bélanger

Number 124, February 2010

Amérindiens

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61694ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bélanger, L. (2010). Sans eux, avec eux. *Moebius*, (124), 75–78.

LUCIE BÉLANGER

Sans eux, avec eux

Il y avait, dans les souvenirs d'enfance de mon père, ces lueurs des feux de souches, la nuit, qu'on appelait les « brûlés ». Ces champs de torches étaient les vestiges de la grande forêt – la forêt *frontale* – qui, enfin, cédait. Tout misérable qu'il fût, colon enchaîné à sa terre de roches, l'homme blanc se retrouvait maître, et seul.

Je suis née et j'ai grandi en Abitibi. L'été, nous quittons notre petite ville pour aller vivre en forêt, au bord d'un grand lac semé d'îles. C'est là, en ce lieu, dans le jeu et la présence au monde, que mon imaginaire a pris corps. Je crois que ce ne sont pas des fées qui se sont penchées sur mon berceau, mais des arbres; l'eau de mon baptême fut celle du lac. Plus tard, bien après, dans Montréal si loin « d'la forêt dans l'Nord », je sais que j'appartiens toujours à ce monde, qu'il est en moi comme je suis en lui.

Pourtant, une faille court dans mon enfance, une absence. Très tôt je suis interloquée. Alors que jouets, livres et télévision nous insufflent le rêve de leur vie libre et fière, parfois féroce, je vis mon existence de tous les jours sans presque jamais voir un seul *Indien*. Au bord du lac, il n'est pas rare de trouver des outils et des pointes de flèches en silex, témoins de l'ancienneté de leur présence. Mais eux? La grand-mère invisible d'une petite camarade, fondue dans sa peau brune et ses tresses; le bon géant désœuvré qui donne des sous aux enfants; plus tard, ce groupe titubant qui monte à bord d'un train...

Quand je les vois, je ne reconnais rien. Ils ne sont pas comme on les voudrait, conformes au rêve. On les préfère fantômes, avec leurs os de silex semés dans la terre qu'un cultivateur retourne, et qui finissent au musée.

Mystère à mes yeux que ces êtres tour à tour nimbés d'une aura mythique et dépossédés de leur dignité. Dépossédés de présence.

Mais moi, sans eux je vis comme un fantôme dans une moitié de monde.

*

Le premier jour, une absence
sous le hâle des estivants
l'abandon
du lieu-monde

*

Trouvée sur la rive
une pointe de silex
sa cible ardente
dans l'œil jaune du nénuphar

*

Gens d'à côté

Ils vivent à l'écart de la ville, vers l'ouest, dans des cabanes gardées par de gros chiens. Quand mon père et moi gagnons le bout de la rue en motoneige et filons dans le « champ », nous passons tout près de leurs cabanes et les chiens se lancent à notre poursuite en jappant.

Ce sont les pauvres des pauvres. Le monde est ainsi fait que moi, petite fille de la bourgeoisie, j'habite le tronçon pavé de la rue. Ensuite c'est un chemin de terre – ceux-là n'ont pas encore d'argent pour payer l'asphalte. Puis, je ne sais plus : le monde est en friche. Les Indiens sont par là.

*

Une petite fille

C'était une petite Cri de mon âge. On l'avait sortie de sa Baie James et transplantée parmi nous. Il était question d'adoption. Du peu de temps qu'elle aura passé ici, pour avoir joué avec elle, je me souviens de sa robustesse et de son manteau de cuirette bourgogne un peu craquelée.

Je me souviens aussi de son premier jour à l'école. C'était l'hiver, le sol de la cour était tout blanc de neige bien tassée. Dans l'avant-midi, la directrice avait cru bien faire en nous gratifiant d'une harangue sévère, interminable, sur nos torts envers les Premiers Arrivants. Ce sermon retentissait dans toutes les classes.

À la récréation, quand je suis sortie dans la cour, j'ai vu une foule compacte entourer quelqu'un d'absolument seul.

*

Les noms

Je marchais aussi sur des ombres. Pour des noms tels qu'Abitibi, Macamic, Malartic, Rapide-danseur (celui-ci fidèle traduction de l'algonquin), combien d'autres effacés, enterrés sous la toponymie des Blancs? Des noms sous les noms... je marchais sur un palimpseste.

C'est dans une exposition sur les Abitibiwinni, au Musée Pointe-à-Callières, que j'ai découvert une autre carte du monde. Tout ce temps d'avant, je croyais que nous avions passé nos étés au bord du lac Duparquet, nommé d'après le nom d'un régiment – mais voilà. On me faisait cadeau du *vrai* nom de ce lac, un nom digne de sa splendeur : *Agodekamig Sagahigan*, le lac de la Terre suspendue.

Finalement, c'est l'histoire d'un peuple qui, découvrant ce lieu de beauté, le nomme ainsi pour lui rendre

hommage – pour le faire parler dans sa langue. Dans ce nom, c'est le lieu même qui parle, plutôt que de désigner un ailleurs ou untel, toutes choses vides. Car c'est un lieu de présence.

Et moi, avec eux, je commence à vivre enfin dans un monde.

*

Dans l'eau sépia du ciel
les rameurs écrivent le poème errant
jusqu'aux abords du camp sauvage

*

Remontant le temps je m'élève
jusqu'au lac
le jardin dangereux de la Terre

là où la beauté me parle
dans sa langue
les îles se multiplient